

de perdre la raison pour s'être livré à des pratiques sexuelles, en particulier à l'onanisme (1). Mais, vu la somme énorme d'idées délirantes hypocondriaques présentées par ce malade (2), il n'y a peut-être pas lieu d'attacher grand prix à ce que certaines d'entre elles coïncident mot pour mot avec les craintes hypocondriaques des masturbateurs (3).

Un autre analyste, plus hardi dans ses interprétations, ou bien plus au courant que moi, par des relations personnelles avec la famille Schreber, des personnes du milieu et des petits événements parmi lesquels le patient se mouvait, n'aurait pas grand-peine à rapporter d'innombrables détails du délire schrébérien à leurs sources et à en découvrir par là le sens, ceci en dépit de la censure à laquelle les *Mémoires d'un Névropathe* ont été soumis. Nous, il nous faut nous contenter de la vague esquisse du matériel infantile que nous avons tracée, de ce matériel sous les espèces duquel la maladie paranoïde a représenté le conflit actuel.

J'ajouterai encore un mot relativement aux causes de ce conflit, qui éclata à l'occasion d'un fantasme de désir féminin. Nous le savons : quand un fantasme de désir se manifeste, notre tâche est de le rapporter à quelque frustration, quelque privation imposée par la vie réelle. Or, Schreber avoue avoir subi une telle privation. Son mariage, qu'il qualifie par ailleurs d'heureux, ne lui donna pas d'enfants, en particulier ne lui donna pas le fils qui l'eût consolé de la perte de son père et de son frère, et vers lequel eût pu

(1) « Que telle ait été la fin poursuivie, voilà ce qui, auparavant, était avoué ouvertement dans cette phrase que j'ai entendu proférer d'innombrables fois par le Dieu supérieur : *Nous voulons vous détruire la raison* » (p. 206).

(2) Je ne veux pas laisser passer l'occasion de faire observer ici que je ne saurais tenir pour valable aucune théorie de la paranoïa qui n'impliquerait pas les symptômes *hypocondriaques* presque toujours concomitants de cette psychose. Il me paraît que la relation de l'hypocondrie à la paranoïa est la même que celle de la névrose d'angoisse à l'hystérie.

(3) « C'est pourquoi l'on essayait de me pomper la moelle épinière, ce qui avait lieu par l'intermédiaire de « petits hommes » que l'on me mettait dans les pieds. Je parlerai encore plus loin de ces petits hommes, qui offrent quelque parenté avec le phénomène dont j'ai déjà parlé dans le chapitre vi; généralement ils étaient deux : un « petit Flechsig » et un « petit von W. »; je percevais leurs voix dans mes pieds » (p. 154). Von W. est ce même personnage qui aurait accusé Schreber de se livrer à l'onanisme. Les petits hommes semblent à Schreber lui-même être un des phénomènes les plus curieux et à certains points de vue les plus énigmatiques de sa maladie (p. 157). Ils paraissent résulter d'une condensation entre enfants et spermatozoïdes.

s'épancher sa tendresse homosexuelle insatisfaite (1). Sa lignée était menacée de s'éteindre, et il semble qu'il fût assez fier de sa descendance et de sa famille (p. 24). « Les Flechsig, comme les Schreber, appartenaient tous deux à la *plus haute noblesse céleste*, — telle était l'expression employée. Les Schreber, en particulier, portaient le titre de *Margraves de Toscane et de Tasmanie*, les âmes, suivant une sorte de vanité personnelle, ayant coutume de se parer de titres terrestres quelque peu grandiloquents (2). » Napoléon, bien qu'après un dur combat intérieur, se sépara de sa Joséphine, parce qu'elle ne pouvait fonder une dynastie (3). Schreber peut très bien s'être imaginé que, s'il était une femme, il aurait mieux su s'y prendre pour avoir des enfants, et c'est ce qui lui ouvrit la voie de la régression jusqu'aux premières années de son enfance et lui permit de se replacer dans cette attitude féminine envers son père qu'il avait eue alors. Son délire ultérieur, qui consistait à croire que le monde, par suite de son émascation, serait peuplé d'une « nouvelle race d'hommes de l'esprit de Schreber » (p. 288), — idée délirante dont la réalisation apparaissait à Schreber de plus en plus perdue dans l'avenir, — ce délire avait aussi pour but de le dédommager du fait qu'il n'eût pas d'enfants. Si les petits hommes, que Schreber lui-même trouve si énigmatiques, sont des enfants, alors il est tout à fait compréhensible qu'ils soient en si grand nombre rassemblés sur sa tête (p. 158), car ils sont vraiment les « enfants de son esprit » (4).

(1) « Après la guérison de ma première maladie, je vécus avec ma femme huit années en somme très heureuses, années où je fus de plus comblé d'honneurs. Ces années ne furent obscurcies, à diverses reprises, que par la déception renouvelée de notre espoir d'avoir des enfants » (p. 36).

(2) Après avoir fait cette remarque qui, entre parenthèses, a conservé jusque dans le délire l'aimable ironie du temps de la santé, Schreber se met à retracer les relations qui auraient existé dans les siècles passés entre les familles Flechsig et Schreber. De même, un fiancé, ne pouvant concevoir comment il a pu vivre si longtemps sans connaître celle qu'aujourd'hui il aime, veut absolument avoir déjà fait sa connaissance à quelque occasion antérieure.

(3) De ce point de vue, nous mentionnerons cette protestation du malade contre certaines allégations des médecins dans leur rapport : « Je n'ai jamais joué à la légère avec l'idée d'un divorce ni montré aucune indifférence relativement au maintien de notre mariage, ainsi qu'on pourrait le croire d'après la façon dont s'exprime le rapport quand il prétend que j'étais toujours prêt à répliquer que ma femme n'avait qu'à divorcer » (p. 436).

(4) Cf. ce que j'ai dit concernant la manière de représenter la descendance du père et sur la naissance de Pallas Athéné dans l'analyse de l'« Homme aux rats ».